Sommaire

Éditorial **3**
Charles van Ypersele de Strihou
Président de la Fondation

Activités de la Fondation

Le cycle de conférences « Pèlerinage et espace religieux » **4**
André Wénin, professeur à la Faculté de théologie

Publication des cycles de conférences précédents **4**

Colloques et conférences théologiques

Colloque de théologie **6**
Pierre-Yves Materne, assistant à la Faculté de théologie

Colloque de pastorale **7**
Arnaud Join-Lambert, professeur à la Faculté de théologie

Conférence à l'École doctorale **8**

Activités de la Faculté

Un certificat en éthique et pratiques de la santé **10**
Éric Gaziaux, professeur à la Faculté de théologie et Dominique Jacquemin, Cliniques UCL Mont-Godinne

Un colloque entre théologie et philosophie **11**

Les prochaines activités **11**

Publications des professeurs de la Faculté en 2005 12

Fondation *Sedes Sapientiae*
Faculté de théologie
Université catholique de Louvain
Grand Place, 45 à 1348 Louvain-la-Neuve
téléphone : 010 - 47 36 04 téléfax : 010 - 47 87 40

Mise en page : Annie Dervaux, Faculté de théologie

Éditorial

Bien des chrétiens peinent aujourd'hui à accepter qu'ils sont devenus un groupe minoritaire. Les prémisses de la foi, souvent encore enterrées dans un subconscient somnolent, sont actuellement interpellées vivement, parfois en vain. À l'appauvrissement du terreau chrétien, correspond une ignorance croissante du contenu de la foi. Ainsi, la publication d'un roman comme le « Code da Vinci » ou la mise à jour d'un « évangile de Judas » suscitent-elles confusion et inquiétude chez bien des chrétiens. Une mise au point, fondée sur de simples faits historiques, éclaire et rassure promptement (cf. Ch. Delhez, *Dimanche express*, 11 juin 2006, ou R. Bieringer, *De Standaard*, 15 avril 2006). Heureux incidents qui éveillent notre curiosité et notre désir d'approfondir la genèse des affirmations fondatrices de notre foi.

N'est pas à ce besoin que répond, entre autres, la Faculté de théologie ? En témoignent clairement les sujets des conférences organisées, ces dix dernières années, par la Faculté et la Fondation *Sedes Sapientiae*. André Wénin nous les rappelle.

En 1955, E. Lévinas affirmait la nécessité pour le judaïsme de découvrir son actualité au contact de l'expression moderne de la vérité. De même pour nous chrétiens. Le colloque « L'invention chrétienne du péché » s'y est employé en novembre dernier. Les regards croisés de théologiens catholiques ou juif, de psychiatre, philosophe ou essayiste révèlent à l'homme du 21e s. des perspectives d'une actualité surprenante.

L'enquête toute récente d'Olivier Servais, de l'unité d'anthropologie religieuse, sur la religion des belges a provoqué un colloque « Crise et espérance : une traversée pour la Pastorale ». La crise pastorale actuelle y apparaît comme « la répercussion au sein de l'Église de la crise de la société ». « L'institution ne porte plus l'individu. C'est, au contraire, l'individu qui porte l'institution », à charge pour lui de se tourner résolument vers l'avenir, confiant dans l'inattendu de Dieu.

Plus profonde encore, la conférence de Christoph Theobald sur « Enjeux et défis actuels d'une réflexion sur la Révélation ». L'évangile, rappelle-t-il, est la nouvelle d'une bonté radicale. Chacun est invité à un acte de foi élémentaire, affirmant que la vie tient sa promesse. Personne ne peut faire crédit sans être engendré par un autre. Le processus de révélation est lié à un étonnement face au surgissement de la foi en la vie chez autrui.

Ce numéro du Bulletin vous livre encore d'autres nouvelles qui témoignent de la créativité de la Faculté. La Fondation *Sedes Sapientiae* y apporte son soutien surtout par l'octroi de bourses. Elle ne peut le faire, année après année, qu'avec votre soutien confirmé. Dès maintenant, merci.

Charles van Ypersele de Strihou
Président

Pèlerinages et espaces religieux

Organisé conjointement par la Fondation Sedes Sapientiæ et la Faculté de théologie, le cycle de conférences de février-mars 2006 proposait une réflexion sur le pèlerinage dans les religions. L'espace et son organisation sont des paramètres importants des représentations religieuses : ils contribuent à structurer le monde des croyants autour d'un ou de centres porteurs d'une signification symbolique qui touche au cœur même d'une religion et de sa proposition de foi. Ces représentations fournissent aux croyants une « orientation » spirituelle autant que spatiale qui se concrétise dans la démarche du pèlerin. Après une introduction de type sociologique et anthropologique, les participants ont pu découvrir la place et l'importance que revêt le pèlerinage dans l'hindouisme, le christianisme et l'islam.

La sociologue belge bien connue, **Liliane Voyé**, professeur émérite à l'UCL, a proposé d'abord un regard de sociologue et d'anthropologue sur le phénomène du pèlerinage (« *Le chemin, le temps et le soi* »). Démarche polysémique, le pèlerinage peut avoir divers mobiles qui, souvent, s'entrecroisent : le ressourcement de la foi dans un lieu important lié aux origines de sa religion ; la démarche pénitentielle visant à expier les fautes commises ; l'affirmation identitaire non seulement religieuse, mais aussi culturelle et politique ; l'obtention de grâces que l'on implore pour soi (santé, famille, travail, finances, etc) à la Madone ou aux saints ; la recherche des sources de la culture et de son histoire ; la découverte et la construction de soi, latentes dans tout pèlerinage, mais de plus en plus explicites comme but cherché pour lui-même. Car le pèlerinage est un rite « liminal », moment de passage dont on attend une transformation. Peu lié à la parole, il joue profondément avec le temps et l'espace. Le temps du pèlerinage rompt avec le temps profane qui s'écoule inexorablement en imposant à l'individu ses contraintes naturelles ou sociales. Il réactive le temps de l'origine et permet une régénération en faisant voir des potentialités de renouveau, en rendant capable d'affronter autrement le temps courant. Le pèlerinage s'inscrit également dans l'espace comme un chemin. Rupture, prise de distance qui rend autre dès le départ, le pèlerinage met en route à la découverte des autres et de soi mais non sans risque. Quant au chemin, il a un aspect initiatique car il dit quelque chose de la précarité de la vie, de son caractère provisoire, passage incessant vers un ailleurs. Il n'est cependant pas sans but, mais se dirige vers un centre, monte vers un « haut lieu », point symbolique proche du divin, où la végétation parle d'une vie qui se renouvelle, et l'eau, d'une purification, d'une destruction du mal et d'une renaissance. Cette démarche est d'une grande actualité. Dans un monde marqué par l'émancipation de l'individu qui revendique son autonomie et qui est censé se construire par lui-même loin des modèles prêt- à-porter mais submergé par les informations, le pèlerinage figure la démarche tâtonnante de l'être qui se construit, la recherche incessante de soi-même, y compris comme croyant.

Dans l'hindouisme, le pèlerinage a une place importante bien qu'il n'ait rien d'obligatoire. Les Védas ne le connaissent pas, souligne **Jacques Scheuer**, professeur à la Faculté de théologie (UCL). Les origines de *la marche du pèlerin hindou* sont pourtant lointaines : des épopées, au tournant de notre ère, racontent que des princes déchus effectuent un tour de l'Inde analogue au pèlerinage hindou (*tîrtha-yâtrâ*) : un circuit pédestre (*yâtrâ*) de visites à des lieux saints (*tîrtha*). Au départ, ce sont des points d'eau situés près de bosquets, séjour de génies ou d'esprits associés à la fécondité et à la sagesse. Le pèlerin se plonge dans l'eau pour se purifier ou se régénérer, car ces *tîrtha* sont des lieux de traversée, de franchissement de l'espace qui sépare les humains des dieux, et plus radicalement de la libération définitive du cycle des réincarnations. Dans un second temps, vont se développer des temples avec un clergé (brahmane) et des rites liés à une mythologie ; ils font partie de circuits régionaux ou pan-indiens, sans lieu central ni structure pyramidale. Fortement recommandée, la pratique du pèlerinage peut avoir pour but l'accomplissement de rites en faveur d'un défunt, la purification de souillures, la recherche d'une faveur ou l'action de grâce pour un bienfait, ou encore le désir de poser des actes méritoires pour progresser vers la libération. Si le pèlerinage peut être destiné à obtenir une bonne réincarnation pour un défunt ou pour soi, sa visée peut être la libération ultime – d'où le désir de mourir au lieu saint. Cette visée sous-tend la démarche des *renonçants* qui se défont de tous leurs liens pour être libres intérieurement et s'engager dans une itinérance sans retour, parfois suicidaire. Différente du pèlerinage, leur démarche croise la route des pèlerins qui désirent les fréquenter. Par ailleurs, le pèlerinage est également vécu comme recherche de communion libératrice avec le Seigneur ou la Déesse : il consiste alors à se vouer au dieu en circulant dans les lieux géographiques où la tradition raconte qu'il a vécu, pour s'imprégner de sa présence, soutenu par des récits, poèmes, « psaumes », mimes, etc. Dans cette démarche, le pèlerin recherche la compagnie des saints, des parfaits, marcheurs épris de la divinité. La dimension communautaire se fait dès lors plus prégnante, même si elle est relativisée par le cloisonnement des castes qui ne permet guère une fraternisation complète et durable. Cela dit, l'hindouisme connaît aussi une critique du pèlerinage ou du moins la relativisation de sa valeur : « On dit que le Seigneur Hari demeure au Sud, et qu'Allah réside à l'Ouest : cherche-Le dans ton cœur, cherche-Le dans tous les cœurs : là est sa demeure et sa résidence ! » (Kabîr).

Jean-Pierre Delville, professeur à la Faculté de théologie, propose quant à lui un vaste tour d'horizon historique de la réalité multiforme du pèlerinage chrétien, non sans en avoir souligné au préalable, en évoquant quelques expériences personnelles, le caractère éminemment pluriel et parfois déterminant. Dans la Bible, le pèlerinage n'a pas toujours très bonne presse. Certes, l'A.T. connaît des fêtes de pèlerinage où il faut aller à Jérusalem pour

voir Dieu et se faire voir de lui. Ces fêtes sont liées à la mémoire de faits cruciaux de l'histoire sainte d'Israël. Mais les prophètes ne se privent pas d'en critiquer le formalisme rituel. Quant à l'évangile de Luc, il compte cinq visites de Jésus à Jérusalem, au terme desquelles il devient lui-même celui qui se donne à voir aux disciples. À partir de là, la communauté se dissémine sur les chemins du monde qui conduisent de la ville juive à la Jérusalem céleste, dans une sorte de vaste pèlerinage. Aussi, bien que l'Écriture soit volontiers critique vis-à-vis des rites religieux si facilement vidés de leur sens, le pèlerinage ne tarde pas à se développer chez les chrétiens : pèlerinages à Jérusalem sur les lieux de la mort et résurrection de Jésus, ou à Rome sur les tombes des apôtres Pierre et Paul, ils assument un aspect ecclésial de rassemblement de l'Église (dans des basiliques) tout en étant une démarche personnelle, libre et volontaire. À la fin de l'Antiquité, se développe le culte des saints, au lieu de leur sépulture d'abord, puis, grâce aux reliques, dans d'autres lieux, parfois d'anciens sanctuaires païens christianisés par la présence de la relique. Le culte à St Martin de Tours est un bel exemple de ce phénomène, et il a joué un rôle indéniable dans la christianisation de l'Europe. Plus tard, les croisades auront une dimension de pèlerinage collectif, avant que la pratique du pèlerinage renoue avec ses sources évangéliques (vénération des proches de Jésus ou, mieux, de sa «relique» par excellence : le Saint-Sacrement), occasion pour les clercs d'offrir une nouvelle catéchèse. Ces pratiques seront critiquées par les réformateurs. Au XIXe siècle, de grands pèlerinages mariaux voient le jour autour de lieux d'apparitions. Quant au siècle dernier, il connaît un renouveau des formes du pèlerinage (par ex. auprès d'une communauté vivante, canalisation pastorale des pèlerinages) et des résurgences d'anciennes réalités (par ex. pèlerinage à dimension politique, pèlerinage de proximité) qui proposent une alternative à une société sécularisée et rationaliste. Mais au fond, l'essence du pèlerinage chrétien reste la même à travers ses formes variées. Il s'agit d'honorer cette dimension de la vie chrétienne qui est chemin vers la paix, vers la Jérusalem d'en haut. Il s'agit d'*aller voir Dieu ou ses proches en vue d'une guérison*, non seulement physique, mais spirituelle, et cela, dans un cadre fraternel ecclésial.

Pour M. **Ahmed Mahfoud**, théologien musulman et professeur de religion islamique à Liège, le pèlerinage musulman doit se comprendre sur l'arrière-fond du sens de l'existence en Islam. Ontologiquement, l'être humain n'est rien et il ne peut prétendre à quoi que ce soit, Dieu épuisant le champ de l'existentiel. Mais pour ce qui est de la mission de l'être humain, Dieu l'appelle à se créer lui-même comme adorateur de Dieu, ce en quoi, chef d'œuvre de la création, il est supérieur aux anges. L'Islam se présente ainsi comme un projet de pacification de soi : avec Dieu dans la reconnaissance de sa propre relativité, avec soi-même dans la réconciliation de son être, avec les autres dans la justice et l'équité, et avec la nature dans le respect profond à son égard. Pour se réaliser, le musulman dispose de 5 piliers : reconnaître dans la foi l'unique réalité qu'est Dieu et renoncer aux idoles ; prier quotidiennement ; vivre la solidarité avec les pauvres ; jeûner durant le Ramadan en signe d'acceptation d'une mort ; se rendre en pèlerinage à La Mecque, pour autant qu'il en ait les moyens. – La fondation de La Mecque est liée à Abraham, la ville s'étant construite là où celui-ci a conduit sa femme Hagar et son fils Ismaël. Aussi n'est-il pas étonnant que le pèlerinage joue sur une symbolique liée au Père des croyants. Comme lui, le pèlerin quitte son pays, ses parents, pour donner une préférence absolue à Dieu et renoncer à ses idoles. Point culminant de l'année auquel tout musulman s'associe, le pèlerinage se déploie dans un espace symbolique partagé en deux zones. La première est un espace rituel comprenant la Kaaba : ce cube de pierre édifié par Abraham est orienté grâce à une pierre noire qui sert aussi de compte-tours quand les pèlerins tournent sept fois autour – au début, au milieu et à la fin du pèlerinage – pour signifier que Dieu est le centre absolu de leur vie. Non loin de là, ils prient Dieu là où Abraham l'a fait pour s'identifier à lui dans la prière. Ils sacrifient un mouton en mémoire d'Abraham (fête de l'Aïd), et lancent des pierres vers trois stèles pour se souvenir que lui, sa femme et son fils ont tous trois repoussé le diable qui leur suggérait de ne pas obéir à Dieu. Le pèlerinage prend place aussi dans une autre zone, un espace spirituel cette fois : le plateau de Arafat, un lieu qui n'est pas sacré et où chacun peut pénétrer. Le pèlerin s'y rend et répète à l'envi les mots d'Abraham : « Me voici, Seigneur ». Il se présente ainsi à Dieu qui s'approche pour faire grâce. C'est la direction de cet endroit qu'indique la pierre noire, comme pour suggérer que l'essentiel du pèlerinage réside moins dans les rites que dans l'accueil de Dieu en un lieu d'ouverture et de rassemblement où l'on vit la disponibilité d'Abraham. En ce sens, le pèlerinage à La Mecque souligne la dimension spirituelle et universelle de l'Islam.

Ce regard sur le pèlerinage dans trois traditions religieuses fait apparaître des convergences indéniables par rapport à cette démarche spirituelle qui suppose déracinement spatial, rupture dans le temps et inscription dans un projet collectif pour une recherche de Dieu et de soi dans des lieux qualifiés. Il met également en évidence les spécificités qui dessinent des contours propres à chaque religion, à leur histoire, à leurs conceptions du divin, de l'humain et de leurs rapports. À ce titre, l'étude du pèlerinage constitue une « coupe » intéressante dans le vif de ces religions, coupe qui éclaire à la fois la possibilité d'une convergence et d'un dialogue entre elles, et l'hétérogénéité des traditions qui fait de cette rencontre une entreprise aussi difficile qu'enrichissante.

André Wénin

Publication des conférences précédentes

Dans la collection « *Trajectoires* » des éditions Lumen Vitae, rue Washington 184 à 1050 Bruxelles Tél. 02/349 03 99

Le mal, qu'en faire ?, n° 16 (134 p., 16 €, ISBN 2-87324-266-3) ; ***Mystiques et Politiques***, n° 15 (132 p., 16 €, ISBN 2-87324-249-3) ; ***Des rites et des hommes***. *Regards d'anthropologie et de théologie* , n° 14 (148 p., 16 €, ISBN 2-87324-199-3) ; *Habiter et vivre son corps*, n° 13 (128 p., 16,40 €, ISBN 2-87324-172-1) ; ***Quand le salut se raconte***, n° 11 (128 p. 12,27 €, ISBN 2-87324-145-4) ; ***Démocratie dans les Églises***. *Anglicanisme–Catholicisme–Orthodoxie–Protestantisme*, n° 10 (104 p., 11,15 €, ISBN 2-87324-121-7) ; ***L'être humain au regard des religions***. *Hindouisme et Bouddhisme–Judaïsme-Christianisme–Islam*, n° 9 (128 p., 11,89 €, ISBN 2-87324-119-5) ; ***Le Jésus de l'histoire*** est disponible aux mêmes éditions dans la coll. « Horizons de la foi » (109 p., 9,41 €, ISBN 2-87324-095-4).

Colloque de théologie

Peut-on parler du péché comme d'une bonne nouvelle ?

Colloque de théologie dogmatique (3 - 4 novembre 2005)

Fidèle à l'intuition d'Adolphe Gesché (1928-2003), le 8e colloque de théologie dogmatique de Louvain-la-Neuve a voulu, dans une visée interdisciplinaire, croiser les discours sur le péché en vue de renouveler la proposition chrétienne.

J. Famerée (Faculté de théologie, UCL) met en évidence le soupçon moderne à l'égard du péché : souvent associé à la culpabilisation, il ne fait pas bonne figure. En réalité, le péché est une invention chrétienne reposant sur deux axes. Sur son axe anthropologique, le concept de péché renvoie à la question du mal, à son caractère énigmatique mais aussi à son caractère excessif, bien qu'il n'englobe pas le mal tout entier, mais seulement le mal commis. En ce sens, l'idée du péché dit que l'être humain n'est pas mauvais en lui-même. Sur son axe théologique, le péché a une dimension relationnelle. Il n'a en effet de réalité que devant Dieu. Au commencement, il y a une alliance entre l'humanité et Dieu : le péché représente une lésion de cette alliance, lésion qui ne rompt cependant pas le lien. L'homme n'est donc jamais totalement isolé dans le péché. Au contraire, celui-ci devient même le lieu d'une révélation : Dieu sauve par son pardon originel.

On a souvent accusé saint Augustin d'avoir donné au péché un sens très pessimiste. **I. Bochet** (Centre Sèvres, Paris) s'inscrit en faux contre cette idée. Pour elle, chez Augustin, le péché a une fonction libératrice. Il prend sa source dans l'orgueil, lorsque l'homme se préfère à Dieu et se coupe ainsi de la source qui lui donne consistance et vitalité. C'est quand l'homme se prend pour le centre de tout qu'il tombe dans le péché et se détourne de Dieu. Même la sexualité est positive, aux yeux d'Augustin ; elle n'est pécheresse que quand elle est absolutisée au détriment du reste. Les conséquences du péché sont l'hypocrisie, le mensonge et la difficulté à faire le bien. Quant au remède, c'est l'humilité, dans la mesure où la racine du péché est l'orgueil. En ce sens, le Christ est le médecin qui indique le chemin.

Dans le quatrième évangile, Jésus est présenté d'emblée comme « L'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». Aussi, pour **J.-M. Sevrin** (Faculté de théologie, UCL), cet évangile de Jean est en quelque sorte « l'évangile du péché ôté ». Au moment de la mort de Jésus en croix, le don de l'Esprit enlève le péché du monde, et celui qui croit en Jésus entre d'emblée dans le salut donné. Aussi, le contraire du péché n'est pas l'absence de transgression mais bien la foi. Pour Jean, l'homme est esclave du péché. Pour être délivré de cette emprise, il est invité à poser sa vie comme Jésus l'a fait. En ce sens, l'évangile de Jean transforme la morale : il s'agit essentiellement de s'aimer mutuellement comme Jésus a aimé, c'est-à-dire jusqu'au bout. La foi est appelée à se prolonger en *agapè*.

Pour le psychiatre **Ph. van Meerbeeck** (Faculté de médecine, UCL), le péché renvoie à la question de la culpabilité. Longtemps, la morale chrétienne a servi aux jeunes de cadre – souvent rigoriste – pour penser le désir sexuel. Aujourd'hui, libérés du moralisme, ils se retrouvent face à la puissance du désir et à la culpabilité liée à l'interdit de l'inceste : comment peuvent-ils la vivre ? Fascinés par les forces qu'ils sentent en eux et dépourvus des moyens de donner sens à leur désir, ils cherchent des réponses comme ils peuvent, jusque dans des formes excessives (culte satanique, suicide, anorexie). Certains vont plus loin encore : l'attentat kamikaze, une forme d'héroïsme qui prend appui sur une représentation pathologique de Dieu. Face à ces tentations, le christianisme apporte une vision non sacrificielle du religieux et valorise la dimension relationnelle. Il offre ainsi deux antidotes à une société violente.

Dans un exposé philosophique complexe, **N. Frogneux** (Institut Supérieur de Philosophie, UCL) souligne « l'imposture du moi idéal », un titre qui renvoie directement aux écrits de Belinda Cannone sur le sentiment d'imposture, sentiment d'un décalage entre le moi idéal et le moi réel. La conscience humaine est aujourd'hui marquée par un impératif interne qui enjoint de réussir sa vie. Cependant, au cœur même du moi, se loge une césure car le moi idéal est un moi rêvé. Il est par ailleurs confronté à la complexité de la volonté. Se voulant pure de tout motif intéressé, mais jamais sûre de sa pureté, la volonté s'examine et se soupçonne en permanence, ce qui crée une spirale dans laquelle elle devient un juge impitoyable. Ce soupçon sur soi pourrait être la figure sécularisée du péché. Pour sortir de ce « péché », l'homme est invité à accepter l'ambiguïté et à tenter l'action.

Selon **D. Banon** (Université M. Bloch, Strasbourg), dans la tradition juive, la repentance est un signe de la bonté de Dieu. Le péché est une maladie spirituelle dont l'être se libère par le mouve-

ment de repentance incluant l'aveu et entraînant dans la création nouvelle. La faute est une maladie de l'âme qui laisse des traces. En son cœur réside la tentation de récuser la finitude pour se croire comme Dieu. Mais l'homme se blesse lui-même par sa propre faute en portant atteinte à Dieu ou au prochain. C'est l'image de Dieu en lui qu'il lèse. C'est pourquoi, en plus de sanctionner la faute, il est nécessaire de restaurer l'intégrité de l'être. Le Jour du Kippour comprend ces deux aspects : par le repentir et l'aveu, l'homme reprend la maîtrise de son histoire de façon responsable ; mais il connaît aussi la restauration de sa personnalité blessée et le renouvellement de l'alliance entre Dieu et son peuple.

J.-Cl. Guillebaud (journaliste et essayiste, Paris) met en garde quant à lui face à la tentation de l'innocence. Il voit dans le péché originel un concept salvateur pour nos temps traversés par « l'innocente perversité de l'innocence ». Aujourd'hui, on prône la déculpabilisation tous azimuts, accusant l'autre (dont le judéo-christianisme, l'Europe…) d'être coupable de tous les maux. Pourtant, plus notre société est permissive dans son langage, plus elle est répressive dans la pratique. L'autre est l'incarnation du mal, en particulier le « perdant ». Cette dynamique donne à voir le mal non plus comme intérieur, mais comme extérieur. Face à cette tentation, la relecture du dogme du péché originel rappelle que chacun est déjà porteur du mal, même sans le savoir ou le vouloir. Dès lors, supprimer l'autre ne fait pas disparaître le mal, car il y a une solidarité des hommes face au mal. Ainsi, en même temps qu'il désigne le mal, le péché originel ouvre un chemin de rédemption.

Aux yeux de **B. Bourgine** (Faculté de théologie, UCL), Adam n'est pas seulement le premier homme. Il incarne aussi l'humanité collective et chaque individu. Interprétation de textes bibliques, la doctrine chrétienne du péché originel rend compte d'un mal déjà là dans toute sa radicalité : « Adam » est traversé par le mal et a besoin de régénération pour s'en libérer. En ce sens, tout être humain est à la fois un Adam menacé et un gardien vigilant de l'humanité. Aussi, l'« évangile selon Adam » résonne comme un appel à l'agir responsable, tout en se faisant l'écho de la dramatique de l'existence croyante, toujours déjà marquée par une fêlure. Mais le Nouvel Adam est antérieur au premier homme, de sorte que la doctrine du péché originel est un chemin de salut. Car en christianisme, le péché n'est bien vu qu'à partir du salut qui en libère ; voilà pourquoi il demande à être saisi à partir du témoignage du pécheur pardonné. Car si « Adam » s'est détourné de Dieu, il n'est pas resté prisonnier de son péché : la lumière du salut est venue le visiter, lumière pascale du nouvel Adam.

(résumé de la chronique parue dans *RTL*,
de Pierre-Yves MATERNE)

Colloque de pastorale

Crise et espérance : une traversée pour la pastorale

Louvain-la-Neuve, 17 janvier 2006

Le titre de la journée annuelle de formation proposée aux agents pastoraux indique l'orientation de la réflexion sur la situation de l'Église contemporaine en Belgique francophone (et au-delà), réflexion lucide et confiante. Elle était organisée par l'Unité de théologie pastorale et les responsables diocésains de la formation continue du Brabant wallon, de Malines-Bruxelles, Liège et Tournai. Les questions abordées peuvent se résumer ainsi : « Où en sommes-nous vraiment ? », « Comment nos contemporains vivent-ils leur foi ou leur religiosité en Belgique francophone ? », « Comment comprendre, ou au moins appréhender, la situation actuelle d'un point de vue théologique ? »

La matinée était consacrée aux constats. **Olivier Servais**, professeur d'anthropologie religieuse à l'UCL, a présenté la « religion des Belges » à l'aide d'une enquête menée ces dernières années, à laquelle la presse avait fait écho en décembre. Son exposé très dense a fort bien montré les déplacements affectant les relations sociales et leurs conséquences sur les valeurs, les individus, les pratiques religieuses. Les éléments principaux de son intervention seront publiés prochainement dans la *Revue nouvelle*. On retiendra trois constats appelant une réflexion de fond sur nos pratiques ecclésiales. O. Servais met d'abord en avant six conséquences des mutations actuelles sur les profils religieux des individus : l'individu comme instance suprême du choix, l'institution comme ressource pour trouver le sens, et non plus comme autorité ; Dieu comme force plutôt que comme « personne » ; une pratique personnelle et en communauté élective ; l'appartenance devenue d'abord culturelle ; la faible légitimité sociale des institutions religieuses ; le post-matérialisme dominant (responsabilité individuelle et priorité du développement personnel). Le deuxième fait saillant est la transformation des modèles de militance. On est passé du militant « lourd », caractérisé par l'adhésion au Mouvement en vue de « changer la société » et par des actions ponctuelles, au militant

« souple », caractérisé par une action sur l'environnement en vue de mieux « habiter la société » et par des adhésions ponctuelles. En finale, O. Servais s'est risqué à une analyse précise des quatre modèles religieux présents aujourd'hui en Belgique : institutionnel, lié au charisme, congrégationnel (ou communautaire), en réseau. Force est de constater que l'Église catholique a toujours fonctionné suivant le premier modèle, qu'elle parvient en partie à mettre en œuvre le deuxième et le troisième dans le cadre d'expériences particulières ou marginales, et qu'elle n'est pas du tout prête à entrer dans la culture émergente du réseau.

Stimulés, ou peut-être désarçonnés par cette intervention, les participants attendaient du théologien une réponse sans langue de bois aux enjeux esquissés. La première réaction d'**Henri-Jérôme Gagey**, doyen de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris, fut de nous situer dans le domaine de la foi et de l'obéissance à celle-ci. Face aux défis, les catholiques ont oscillé entre la résistance pure et dure et l'adaptation (au risque de l'épuration de l'Évangile). Et pourtant la foi devrait être capable de soutenir le propos, somme toute assez noir, de l'enquête sociologique. H.-J. Gagey a ensuite brillamment montré les implications pour la foi des passages de la tradition à la modernité puis à l'ultramodernité. Dans cette dernière, ce n'est plus l'institution qui porte l'individu, mais l'individu qui porte l'institution. Tout ce qui était donné incombe comme une tâche. Que de bouleversements ! Il conclut par cette interpellation : « À quoi obéirons-nous au moment où une telle responsabilité pèse sur les individus ? La foi le peut-elle ? »

Le seconde intervention de H.-J. Gagey entendait répondre à la question : « comment passer individuellement et ensemble du sentiment de crise à l'espérance ? » Pour lui, l'espérance est une manière d'habiter la crise. Le chrétien doit reconnaître dans la crise un moment à habiter, et pas seulement à traverser. H.-J. Gagey a fait résonner dans l'auditoire la prophétie de Dieu à son peuple en exil : « Quand seront accomplis les septante ans à Babylone, je vous visiterai et je réaliserai pour vous ma promesse de bonheur en vous ramenant ici » (Jr 29,10). Ainsi ce sera long ! Il ne s'agit pas simplement de serrer les dents en attendant que ça passe. L'espérance théologale n'est pas un optimisme. Elle est une obéissance donnée lorsque les signes s'effacent. Dans le texte de Jérémie, Dieu invite son peuple à habiter la crise : « Bâtissez des maisons et installez-vous, plantez des jardins et mangez leurs fruits… » (v. 5). La deuxième conviction développée par H.-J. Gagey est elle aussi d'inspiration biblique : « Ne vous souvenez plus des événements anciens, ne pensez plus aux choses passées, voilà que je vais faire une chose nouvelle » (Is 43,18-19). Il faut se laisser surprendre par l'inattendu de Dieu.

Il a ensuite tenté d'ouvrir un « chemin clinique », c'est-à-dire une analyse des blocages, des « pourquoi cela ne marche pas ». Il n'y a pas d'alternative : il faut aller au cœur de la crise et simultanément au cœur de la foi. En fait, la crise pastorale est la répercussion au sein de l'Église de la crise de la société. L'Évangile demeure attendu, surtout par sa connivence fondamentale avec le sens donné à la vie. Dans la foi, nous voyons que l'Évangile est pertinent. Pourtant nous ne savons pas lui donner la figure sociale, symbolique, stable, dont il a besoin. Nous accompagnons un tournant de civilisation et devons inventer la façon d'implanter l'Évangile dans ce tournant. Il s'agit donc de partir du cœur de la foi. Pour cela, il faut avoir fait soi-même l'expérience de la puissance de Dieu. En faisant ainsi mémoire de « par où nous sommes passés », nous serons capables de proposer un tel chemin (bien sûr transposé ici et maintenant).

À leur manière, les deux conférenciers ont montré qu'aucune fuite n'était possible, pour le chrétien obéissant à la foi. Être dans le monde et pas du monde a certes toujours été source de difficultés et de dilemmes pour les chrétiens, mais la tension se fait plus vive. Aujourd'hui, il lui faut habiter la crise dans une société qui ne sait pas où elle va, tout en restant porteur d'un message d'espérance. Les participants à cette journée ont beaucoup apprécié la lucidité et l'espérance qui en résultaient, eux dont la tâche est d'accompagner leur communauté dans cette longue traversée où l'on n'aperçoit pas encore l'autre rive.

Arnaud Join-Lambert
(chronique parue dans *RTL*)

Conférence à l'École doctorale

L'école doctorale de la Faculté de théologie organise régulièrement pour les doctorants des conférences-débat avec des spécialistes connus de l'une ou l'autre discipline théologique. Avec le colloque des doctorants que la Fondation soutient, c'est une façon de créer une dynamique de réflexion entre les chercheurs tout en entretenant l'intérêt de chacun pour les domaines qui ne relèvent pas de la spécialité où il conduit sa recherche. Le récent décret de la Communauté française de Belgique réglementant le cursus de doctorat permettra bientôt de structurer et d'intensifier ce type d'initiative. Une première série de conférences a été récemment publiée sous la direction du Prof. Éric Gaziaux : *Perspectives sur la recherche théologique contemporaine. Conférences de l'École doctorale en théologie (2002-2004)*, 2005, 167 p.

Enjeux et défis actuels d'une réflexion sur la Révélation
Une conférence de Ch. Theobald à l'École doctorale le 28 avril 2006

Au cours des dernières années, bon nombre de théologiens se sont demandé s'il fallait conserver le concept de révélation. La plupart du temps, on s'accordait pour reconnaître le caractère problématique d'une telle notion qui avait souvent été présentée comme une réalité autoritaire et opaque. Mais faut-il pour autant exclure une notion si centrale dans la réflexion théologique des derniers siècles ? À l'heure actuelle, cette discussion est au centre des débats théologiques.

Dans son exposé, le Père Christoph Theobald (professeur au Centre Sèvres, à Paris)[1] part de l'enseignement du Concile Vatican II, en particulier de la Constitution dogmatique *Dei Verbum* (1965). En relisant ce texte de référence, on perçoit des aspérités et des fissures qui donnent à penser. Il y a des tensions non résolues qui sont autant de « zones de turbulence » dans le texte. Au premier abord, le lecteur est frappé de voir la position centrale de la notion de révélation dans les deux premiers chapitres de la Constitution, suivie par une sorte d'effacement dans les chapitres suivants. Une fissure importante se laisse déceler entre le versant *kérygmatique* et le versant *doctrinal* de la révélation. En effet, celle-ci est présentée en premier lieu comme une Parole d'origine divine (*Dei Verbum*) mais elle est rapidement traitée en tant que doctrine. Il existe une tension entre la révélation considérée comme close et la permanente actualité de la Parole. Cela aboutit à une indécision quant à la dynamique même de la révélation et à la façon d'interpréter. Sommes-nous dans un processus de communication d'Évangile ou dans un processus d'instruction au sujet de vérités ? D'un autre côté, le texte conciliaire insiste pour dire que la révélation est directement en prise avec les Écritures. Néanmoins, le type d'exégèse à avoir n'est pas univoque, d'autant plus que nous sommes confrontés à une altérité interne aux Écritures, particulièrement évidente dans le rapport entre le Nouveau Testament et l'Ancien.

Theobald fait remarquer avec plaisir que le texte du Concile laisse émerger des « crochets », selon l'expression de K. Rahner. Il s'agit d'affirmations laissant la place à une prolongation créative de la réflexion. En particulier, on sera attentif à la manière dont *Dei Verbum* parle de la révélation en lien avec l'Évangile. Comme le suggère le texte, le point de départ de la révélation est au cœur d'une relation. L'Évangile n'est tel que s'il passe chez l'autre. Jésus ne s'adresse pas à lui seul mais il communique la Bonne Nouvelle en présence d'autrui. Ce sont d'abord les apôtres qui ont reçu une telle révélation en vivant avec Jésus. C'est lui qui a pris l'initiative d'une annonce par la parole qui advient par la manière d'être de Jésus avec ses proches. Ce qui est annoncé est cependant déjà à l'œuvre parmi les auditeurs. Cela revient à dire qu'il existe un processus *relationnel* de la révélation. Cette dimension n'est pas explicitée au Concile Vatican II mais seulement esquissée. Selon Theobald, *Dei Verbum* se tient de façon organique dans la mesure où sa structure n'est pas remise en cause par les aspérités rencontrées. Il est très important de s'interroger sur la réception de ce document conciliaire, étant donné que le contexte actuel a connu différentes mutations. Sur le plan de la réception, il apparaît qu'on peut faire différentes lectures du texte, au niveau anthropologique comme au niveau ecclésial. Un même texte peut être inspirant pour bon nombre de lecteurs attentifs. Toutefois, pour éviter d'en rester au niveau textuel, il est bon d'avoir des guides qui font vibrer le versant kérygmatique de la révélation.

Après la relecture de *Dei Verbum*, Theobald envisage quelques raisons pour lesquelles certains préfèrent abandonner le concept de révélation. On invoque en effet l'inflation doctrinale qui sous-tend la notion de révélation. Depuis le concile Vatican I, on serait dans un modèle de l'instruction dont le but est de légitimer tout un système hostile à la modernité. Ce modèle s'accompagne d'un ecclésiocentrisme radical laissant entendre que seule l'Eglise est habilitée à interpréter avec assurance le donné de la foi. Une autre raison du rejet vient du fait que le terme « révélation » n'est pas biblique et qu'il demeure sujet à une trop grande abstraction. Paul Ricœur est de ceux qui ont émis ces critiques à l'égard de la notion catholique de révélation.

Tout en prenant acte des raisons avancées par les opposants au maintien du concept de révélation, Theobald pense qu'il est indispensable de conserver ce concept fondamental. Pour comprendre l'identité de Jésus, il s'avère indispensable de souligner que l'ancrage de celui-ci dans le contexte juif ne supprime pas une discontinuité qui est à l'origine du christianisme. L'Évangile est la nouvelle d'une bonté radicale. Chacun est invité à faire un acte de foi élémentaire, faisant crédit à la parole qui dit que la vie tient sa promesse. Cependant, l'acte de foi est éminemment personnel car aucun ne peut croire en lieu et place d'un autre. En même temps, personne ne peut faire crédit sans être engendré par un autre. L'annonce de Dieu comme Bonne Nouvelle ne va pas sans une relation, mais celle-ci ne commande pas un modèle unique de réaction. À côté des disciples qui suivent Jésus, il y a des sympathisants qui ont reçu la révélation mais ne deviennent pas disciples.

Le processus de révélation est lié à un étonnement face au surgissement de la foi en la vie chez autrui. Dieu se manifeste comme heureuse nouvelle dans la vie de celui qui est appelé par un autre à croire. Nous vivons au temps de l'inévidence de Dieu, dans un contexte social où la religion a cessé d'être englobante pour reprendre une position de minorité cognitive. Le silence de Dieu dans la société n'est pas un manque. C'est un espace qui permet de vivre la dimension *kérygmatique* de la révélation. Dieu n'a rien à révéler que ce que nous pourrions découvrir par nous-mêmes. Il se révèle Lui-même comme notre destinée. Ceci n'enlève rien au fait que les chrétiens sont sans cesse invités à une sainteté qui donne à la Bonne Nouvelle sa crédibilité. La sainteté signifie que nous disons ce que nous pensons et que nous faisons ce que nous disons. Cela implique en particulier une hospitalité et une non-violence à l'égard du « quiconque » rencontré sur le chemin.

Pierre-Yves Materne

[1] Ch. Theobald a publié un petit livre bien fait sur la question : *La révélation* (Coll. *Tout simplement* 31), Paris, Éditions de l'Atelier, 2001.

Un certificat en éthique et pratiques de la santé

En janvier 2006, un certificat universitaire de formation théologique voyait le jour, créé en partenariat entre la Faculté de théologie de l'UCL, les Cliniques Universitaires de Mont-Godinne et Saint-Luc, le Centre d'éthique médicale de l'Université catholique de Lille, l'unité d'éthique biomédicale (EBIM) et l'institut universitaire de formation continue de l'UCL. Ce certificat, délivré après une formation de deux ans, est destiné aux professionnels de la santé. Il trouve son origine dans un double constat. Face à la multiplication des formations proposées en éthique, pratiquement aucune ne propose une réflexion centrée sur les liens entre la foi chrétienne, à laquelle un professionnel peut adhérer, et les pratiques de la santé. Ensuite, il a semblé important aux organisateurs (E. Gaziaux à titre académique pour la Faculté de théologie et D. Jacquemin, au nom des Cliniques et du CEM, pour le suivi pédagogique) de proposer un espace et un temps de réflexion à même de rejoindre des professionnels chrétiens confrontés à certaines situations de soins difficiles (par exemple l'avortement ou l'euthanasie) qui, d'une manière ou d'une autre, pouvaient les questionner quant à leur foi personnelle et leur inscription institutionnelle, confessionnelle ou non.

Pour rencontrer ces objectifs, trois conditions devaient être rencontrées : 1) l'organisation d'une formation qui puisse offrir un croisement entre partages d'expériences et construction progressive d'une réflexion personnelle ; 2) la proposition d'un temps de formation suffisamment long (8 journées : 5 à Mont-Godinne, 2 à Louvain-la-Neuve, 1 à Woluwé) et 3) l'exigence d'un nombre limité de participants pour favoriser l'interactivité. C'est ainsi que 19 candidatures ont été retenues : 5 médecins de soins palliatifs et de réanimation, 10 infirmières de soins palliatifs, soins intensifs et néonatologie, 3 personnes engagées dans la pastorale, 1 administratif ; certains de ces membres participent à un comité d'éthique de leur institution. Côté formateurs, ce sont des personnes de l'UCL, de Lille, de diverses institutions hospitalières, qui ont accepté de questionner leurs pratiques, notamment au regard d'un discours théologique, tout comme théologiens et philosophes ont accepté le « défi » de se laisser interroger par des professionnels de la santé. On assiste donc là à un véritable aller-retour entre clinique, éthique, réflexion théologique, aller-retour mis en œuvre par des théologiens, éthiciens, philosophes, juristes, politiques et administratifs.

Une des difficultés rencontrées a été la diversité des attentes des participants à l'égard d'une telle formation. Entre le souhait d'une réflexion éthique en lien avec la foi et le désir d'en savoir plus sur certains discours de l'Église, entre l'espérance de réponses « claires » à des situations complexes et le souhait d'avoir des outils « conceptuels » à mettre en œuvre dans sa propre pratique, le champ était large. S'ajoutait à cette première difficulté la diversité des inscriptions professionnelles des participants. Au regard de ces difficultés, les organisateurs ont fait le pari d'ouvrir à un cheminement progressif au cours duquel, par le biais d'exposés magistraux et d'échanges cliniques, les participants pourraient eux-mêmes constituer leur « propre bagage » ou « boîte à outils », s'approprier progressivement certains « référentiels », théologiques et éthiques. On comprend mieux que la formation doive nécessairement s'inscrire dans une certaine durée qui requiert patience et travail personnel.

Dans ses grandes lignes, la formation commence par des éléments d'anthropologie biblique (qu'est-ce que le corps ?, et le corps souffrant, le corps créé, le corps sauvé?, ce corps auquel tout praticien de la santé est confronté), pour s'ouvrir ensuite à une réflexion théologique sur la visée du bien, l'autonomie et la liberté, le rapport à la norme, la loi, le droit, l'institution, la transgression, etc. L'ensemble de cette approche est travaillé en lien avec des situations cliniques liées au début et à la fin de vie, ces situations étant emblématiques de tout un questionnement sur la souffrance psychique, morale, croyante qu'un professionnel peut porter.

Si cette formation offre ainsi une réelle opportunité aux professionnels de la santé de réfléchir leurs pratiques dans une démarche nourrie de l'apport de toute une tradition théologique, elle offre aussi aux théologiens qui y participent une confrontation salutaire avec la réalité des pratiques de la santé et une occasion unique d'articuler un discours théologique aux requêtes de sens émanant des milieux de la santé.

É. Gaziaux

D. Jacquemin

Un colloque entre théologie et philosophie

À l'initiative de David Ongombe Taluhata, un boursier de la Fondation Sedes Sapientiae auquel ce bulletin a consacré quelques pages dans son dernier numéro (décembre 2005, p. 6-8), un intéressant colloque a pu être mis sur pied sous la responsabilité du Prof. B. Bourgine. Voici en bref l'argument de ce colloque.

Religions, Sciences, Politiques.

Regards croisés sur Alfred North Whitehead

Les 31 mai, 1 et 2 juin 2006, la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain a organisé, en collaboration avec le réseau Chromatiques white-headiennes, un colloque international consacré à la pensée d'Alfred North Whitehead (1861–1947).

L'objectif du colloque est de présenter les aspects les plus actuels d'une pensée apte à rencontrer les défis de la postmodernité. Le colloque entend engager un dialogue entre théologiens et philosophes afin d'apprécier l'apport de la pensée de Whitehead sur la manière d'appréhender les sphères de la religion, de la science et de la politique. Il s'agit là d'une pensée exceptionnellement stimulante qui, en prenant la mesure des nouveaux paradigmes scientifiques, propose une synthèse tout à fait originale pour penser la nouveauté dans l'univers, la réalité du devenir et la créativité. L'homme, le monde et Dieu sont envisagés dans l'interaction dynamique de leurs relations selon une perspective qui privilégie l'événement. La pensée de Whitehead a donné naissance au courant de la *Process Thought* qui continue de s'affirmer, notamment outre-Atlantique, comme l'un des mouvements les plus novateurs tant en philosophie qu'en théologie.
Au cours de ces trois journées, quelques-uns des meilleurs spécialistes européens de la *Process* se proposent d'en faire connaître l'essentiel à un large public.

Les prochaines activités …

- 24-25 août 2006

  Session biblique : ***Un prophète à l'école de la vie : ÉLIE***
- 9 novembre 2006

  Séance d'éméritat du professeur Monique Foket : ***Enseignement de la religion et expérience de foi***
- 23 janvier 2007

  Journée de pastorale : ***Dieu nous a aimés le premier (cf 1 Jn 4,10)***

  L'amour et ses langages dans la pastorale

Pour toutes informations au sujet de ces activités :

Secrétariat de la Faculté de théologie 010/47 36 04 ou www.teco.ucl.ac.be

Publications des professeurs de la Faculté en 2005

AUWERS Jean-Marie, avec la collaboration d'Églantine PROKSCH-STRAJTMANN, *Concordance du Siracide. Grec II et « Sacra parallela »* (coll. Cahiers de la Revue Biblique, 58). Paris, Gabalda, 2005. 94 p.

AUWERS Jean-Marie (dir.), *Regards croisés sur le Cantique des Cantiques* (coll. Le livre et le rouleau, 22). Bruxelles, Éd. Lessius, 2005. 175 p.

COURTOIS Luc, DELVILLE Jean-Pierre et LOUCHEZ Eddy e.a., *Écrire l'histoire du catholicisme des 19e et 20e siècles. Bilan, tendances récentes et perspectives (1975-2005). Hommage au professeur Roger Aubert à l'occasion de ses 90 ans* (coll. Sillages, 9). Louvain-La-Neuve, ARCA, 2005. 197 p.

DELVILLE Jean-Pierre e.a., *Mystiques et politiques. Une lecture de Bernard de Clairvaux, Claire d'Assise, Julienne de Cornillon, Edith Stein, Etty Hillesum et des sept frères trappistes de Tibhirine* (coll. Trajectoires, 15). Bruxelles, Lumen Vitæ, 2005. 132 p.

DEROITTE Henri (dir.), *Catéchèse et initiation* (coll. Pédagogie catéchétique, 18). Bruxelles, Lumen Vitæ, 2005. 248 p.

DI PEDE Elena, *Au-delà du refus : l'espoir. Recherches sur la cohérence narrative de Jr 32–45 TM* (coll. Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft, 357). Berlin – New York, de Gruyter, 2005. XVII-404 p.

FAMERÉE Joseph, DONNELLY D. & DENAUX A. (éd.), *The Holy Spirit, the Church, and the Christian Unity. Proceedings of the Consultation Held at the Monastery of Bose, Italy (14-20 october 2002)* (coll. BETL, 181). Leuven, University Press – Uitg. Peeters, 2005. XII-417 p.

FOCANT Camille & WÉNIN André (éd.), *Analyse narrative et Bible. Deuxième colloque international du RRENAB, Louvain-la-Neuve, avril 2004* (coll. BETL, 191), Leuven, University Press – Uitg. Peeters, 2005. XVI-593 p.

GAZIAUX Éric (éd.), *Perspectives sur la recherche théologique contemporaine. Conférences de l'École doctorale en théologie (2002-2004)* (coll. Cahiers de la Revue théologique de Louvain, 37). Louvain-la-Neuve, Publications de la Faculté de théologie, 2005. 170 p.

GESCHÉ Adolphe (†) & SCOLAS Paul (éd.), *Le corps, chemin de Dieu.* Paris, Cerf – Louvain-la-Neuve, Faculté de Théologie, 2005. 219 p.

JOIN-LAMBERT Arnaud, *La liturgie des synodes diocésains français 1983-1999* (coll. Liturgie, 18). Paris, Cerf, 2004.

VAN CANGH Jean-Marie & TOUMPSIN Alphonse, *L'Évangile de Marc. Un original hébreu ?* (coll. Langues et cultures anciennes, 4). Bruxelles, Éd. Safran, 2005. 460 p.

WÉNIN André, *Joseph ou l'invention de la fraternité. Lecture narrative et anthropologique de Genèse 37–50* (coll. Le livre et le rouleau, 21). Bruxelles, Éd. Lessius, 2005. 352 p.

WÉNIN André, *Dalla violenza alla speranza. Cammini di umanizzazione nelle Scritture* (coll. Spiritualità biblica). Magnano, Ed. Qiqajon, Comunità di Bose, 2005. 252 p.

WÉNIN André, *L'uomo biblico. Letture nel Primo Testamento* (coll. Epifania della Parola. Nuova serie, 8). Bologna, Ed. Dehoniane, 2005. 207 p.

Vous pouvez effectuer un don à la Fondation *Sedes Sapientiae*
par un versement au compte bancaire
271-0366366-29
avec la mention « Compte TECO 3351 ».
Les versements d'un montant de 30 € au moins feront l'objet d'une
attestation en vue d'obtenir l'exonération fiscale.
Déjà merci !